

LOIN DE
SILS MARIA

MICHÈLE KAHN

LOIN DE SILS MARIA

La Prodigueuse Ascension
de Johann Josty

Roman



VOIR DE PRÈS

© Le Passage Paris-New York Editions, 2018
© 2018, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-145-8

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

À Salomé

À Joseph

1.

Imaginez un air aussi pur que le diamant. Parfumé de milliers de fragrances. Traversé par le gazouillis d'une multitude d'oiseaux mouchetés ou bariolés. Imaginez des lacs de velours turquoise sertis dans l'écrin des forêts. Imaginez des prairies tapissées de fleurs au pied de glaciers scintillants, des horizons que le soleil inonde d'une poudre d'or, des montagnes dont les pics enneigés farandolent dans un ciel bleu cobalt. D'une poignée, vous cueillez des marguerites et du myosotis, des astres violets, de la gentiane et de l'œillet. Imaginez des noms magiques : Maloja, Pontresina, Sils Maria, Celerina,

Isola. Imaginez la caresse du zéphyr. Vous êtes au sud-est de la Suisse, dans le canton des Grisons, plus exactement dans l'Oberengadin, la haute vallée de l'Inn, qui est la plus haute vallée habitée d'Europe. En juin ou juillet.

Puis imaginez des roches désertiques, des sommets revêches, des noms rêches – Bever, La Punt-Chamues-ch, Zuoz, S-chanf, Champfèr, Plaun da Lej –, des torrents impétueux, des glaciers rigides, une brise chargée d'aiguilles de glace. Vous vous enfoncez dans la neige jusqu'aux genoux. La bise fait craquer les arbres dénudés. Vers la nuit, les parcelles d'eau tournent en plaques de cristal. Le thermomètre peut chuter la nuit à trente degrés sous zéro. Vous êtes encore dans le canton des Grisons,

toujours dans la Haute-Engadine. Dans le pays aux cent lacs et trois cents glaciers d'où les eaux descendent vers la mer Noire, l'Adriatique et la mer du Nord. Par un jour de novembre ou décembre.

Ici se marient le nord et le midi, se croisent les pics et les vallées, le soleil et la glace, les hauts plateaux et les labyrinthes de forêts, les riches pâturages et les cimes dénudées.

Neuf mois d'hiver et trois mois de froid, dit-on dans la région. Un climat aussi sévère qu'en Laponie. Il est bien rare qu'on passe les trois mois d'été sans chauffer. La neige tombe parfois en juin ou juillet et, par les plus grandes chaleurs, il ne se passe guère de semaine sans gelée blanche. Il arrive

que, même au milieu de l'été, les toits soient couverts de neige jusqu'à midi. Que des fleurs garnissent le jardinet planté devant la maison et que le pré à l'arrière reste enneigé. La température des heures du jour peut alors atteindre vingt-cinq ou trente degrés.

Septembre venu, c'est parfois l'hiver. En décembre, lacs et rivières se figent. Dès qu'on aura surpris le passage des renards sur le Silsersee, le lac de Sils, Lej da Segl en romanche, hommes, chevaux et traîneaux traverseront sa surface glacée sans hésiter. La neige couvre la campagne, comble les rues des villages, surcharge les toits des maisons et oblige les habitants à un travail perpétuel pour ménager la vie quotidienne. Dans la seconde moitié

du mois de mai seulement, le soleil commence à chauffer la surface des glaciers. L'eau retrouve alors ses droits, se précipite en cascades et forme des torrents qui roulent avec fracas. Mais rien n'est gagné. En plein mois d'août, la température peut tomber la nuit à un degré sous zéro, assortie d'une pluie verglaçante.

Il découle de ce climat que les maisons traditionnelles des villages de l'Oberengadin se distinguent par des murs épais, de rares fenêtres qui rappellent des meurtrières. Petites, taillées en biais dans l'épaisseur du mur, pourvues de petits carreaux hexagonaux encadrés de plomb, parfois protégées par des grilles de fer forgé. Ainsi celles de Sils Baselgia, le hameau voisin de

Sils Maria, où naît en 1773 le petit Gian Josty, premier enfant de Barbla Castelmur et Michel Josty, qui se sont épousés au début de la même année à l'église protestante de San Lurench.

À l'époque, la pauvreté règne dans cette partie de la république des Grisons. Il faut travailler dur pour manger. Mais dans quelle branche ? L'élevage et l'agriculture ne nourrissent que quelques familles. Des agapes, on n'y songe même pas. Il s'agit de gagner le pain quotidien. Celui que les femmes cuisent pour six mois chez le boulanger, et qu'il faut fracasser à la hache. On laissera ensuite les morceaux s'imprégner d'humidité à la cave pour pouvoir les mâcher sans se casser les dents.

Certains villages sont tellement isolés que les femmes ne descendent jamais dans la vallée. Cultiver des pentes abruptes, couper du bois ou faire du foin au bord des précipices, voire s'y enfoncer à la poursuite d'un maigre chamois, braver la grêle, la foudre ou les avalanches, tel est le lot journalier des montagnards.

Aussi sont-ils nombreux à chercher fortune en troquant faux et hardes contre hallebarde et costume de lansquenet, soldats de la garde suisse au Vatican ou des régiments suisses qui servent en France. Les princes et les grands seigneurs les engagent aussi pour la garde de leur personne et de leurs palais.

D'autres habitants des Grisons, et c'est une particularité de cette région, émigrent à Venise. Depuis le xv^e siècle. En 1630, lorsque la peste décima un tiers de la population vénitienne, la main-d'œuvre grisonne fut plus que jamais la bienvenue. En 1740, la cité des Doges comptait un bon millier de Grisons, issus pour la majeure partie de l'Oberengadin, qui ressemblaient aux Vénitiens par leur vivacité et leur courtoisie. Et que firent-ils à Venise ? Pour la plupart, ils apprirent l'art de fouetter la crème, de filer le sucre, de dorer la pâte. Passés maîtres *Zuckerbäcker*, mot à mot boulangers du sucre, en fait confiseurs-pâtisseries, ils ouvrirent des boutiques bientôt florissantes. Aussi firent-ils des envieux et, protestants

dans la cité catholique, furent en 1766 chassés de Venise. La Sérénissime s'était par ailleurs emportée de voir les chefs aristocrates des Grisons fricoter avec l'Autriche, son ennemie jurée. Nombre de ces artisans tentèrent alors leur chance à Trieste, ville autrichienne. Ainsi Michel Josty, fils d'un tonnelier de Sils. Vers ses 15 ou 16 ans, il partit confiant. À Trieste, tu ramasseras l'argent à la pelle, lui avait-on prêté.

Sans doute put-il entrer en apprentissage chez un oncle, un cousin ou un proche de la famille. L'histoire ne précise pas chez qui, mais cela se pratiquait ainsi. Il épargna sou par sou, et passa maître après quelques années. Lui vint alors le désir de se marier. À Sils l'attendait la charmante Barbla